

C) SON LIVRE « LA-HAUT » PARU EN 1932

Ce livre publié en 1932, écrit dans la décennie des années 20 se veut le témoignage de ce qu'a vécu un soldat/zouave, un guerrier, à la fois pendant ses combats, ses repos au front et plus en arrière, ses permissions, en particulier suite à ses blessures.

Si les lecteurs de « Là-Haut » savaient qu'AB avait écrit des « Carnets de guerre », ils n'en connaissent pas le texte publié qu'en 2013 (cf ci-dessus dans le B). De plus AB n'évoque pas la préparation et les difficultés rencontrées pour publier « Là-Haut » (cf ci-dessus le E)).

C'est pourquoi nous donnerons tout d'abord, ci-après, une lecture « autonome » de « Là-haut » sans référence aux carnets de guerre (cf ci-après le C)), puis il sera présentée une tentative de rapprochement, de comparaison entre le livre « Là-Haut » et « les Carnets de guerre » en évoquant quelques différences et similitudes (cf le D) ci-après).

Enfin nous consacrerons une troisième partie (cf le E) ci-après) à la « vie » du livre : tout d'abord du peu que nous connaissons de sa « gestation » avant sa parution, puis du « contexte » de la publication de « Là-Haut » par une imprimerie d'Angoulême appartenant au groupe de presse de Pierre Taittinger, leader d'un mouvement politique se voulant d'une « droite nationale » pour enfin donner quelques échos après la parution du livre, retrouvés dans les archives familiales.

Indiquons déjà que la publication de « Là-Haut » a été probablement déterminant dans la « conversion » d'AB d'une occupation d'employé de bureau après 1917 à une vie de journaliste à compter de 1932 à Angoulême au Matin Charentais, puis à L'Echo Rochelais (1933-1936), enfin à L'Indépendant des Pyrénées (1936-1943), cf ci-après dans le très volumineux chapitre IV « AB journaliste ».

Ce livre de 210 pages était probablement introuvable dès avant 1940 ou peut-être seulement chez des bouquinistes sur les quais de Seine. Il serait aujourd'hui vain de proposer à des Archives Publiques de le conserver et/ou de le microfilmer. **Il est à disposition chez JPC - cc22jpc@gmail.com - (tirage et port pour une participation de 30 €).**

« Là-Haut » se présente avec une préface du Général Richard, un Avant-Propos de l'auteur et 26 chapitres de sept à neuf pages chacun dont le dernier n'est pas une conclusion mais une « confession ». Il faut noter les illustrations de Gaston Trilleau, ancien du IVème Zouave, régiment d'AB, et Henri Petit, dessinateurs connus à l'époque.

Nous nous sommes tout d'abord posé la question « Pourquoi André Bach a-t-il tenu à écrire et publier « Là-Haut » ? Puis il nous est apparu que six thèmes se dégagent de ce livre. Enfin le dernier chapitre 26 est particulièrement significatif : la « confession » d'André Bach.

1) Pourquoi AB a-t-il tenu à écrire et publier « Là-Haut » ?

Dès les premières lignes de l'avant-propos du livre, l'auteur affirme très clairement sa motivation principale : « Comme tout le monde, j'ai vu beaucoup de films de guerre. Certains d'entre eux m'ont satisfait, mais aucun ne m'a donné une représentation totale de ce que j'avais moi-même vu ou ressenti sur le front ». Puis il justifie la légitimité « d'interprétations

individuelles » et en bon fils d'une Méliès « ... En sorte que chacun des combattants a été le spectateur d'un film exclusif (1) à plusieurs épisodes, mais à représentation unique : c'est une compensation ». Il s'agit « de soumettre (aux lecteurs) quelques scènes de mon film personnel ».

Il est très facile de comprendre les dernières phrases de cet avant-propos :

« Le dernier feuillet de mon dernier carnet est teinté de sang. Veille le lecteur y voir un cachet d'authenticité ». Si l'amputation de son bras gauche est authentique (voir ci-après chapitres 23 et 24) elle ne présume pas de l'authenticité de tout ce qui est écrit dans un livre de souvenir même d'un homme ayant une bonne mémoire et peu porté à inventer « des histoires ».

(1) : Pour lui il a vécu et vu « un films exclusif ». Rappelons qu'adolescent, AB était figurant dans des films de Georges Méliès, cousin germain de sa mère Rosa Bach née Méliès (cf le chapitre I ci-dessus « la famille d'AB ») et un article très complet d'AB sur Georges Méliès dans L'Indépendant des Pyrénées (cf ci-dessus en Annexe 2 à la fin du chapitre I « AB et sa famille »).

2) Les six principaux thèmes du livre « Là-Haut »

a) Le zouave sous-officier devient un guerrier adjudant-bombardier

Le dernier siècle a connu de par le monde de véritables « carnages » entraînant des millions de morts et d'invalides à vie. « 14-18 » fut une terrible « boucherie » pour tous les pays belligérants. André Bach pendant plusieurs mois était au « front » des batailles, en « première ligne » des combats, « là-haut », dans le Nord et Est de la France et en Belgique. Sans chercher le sensationnel, l'auteur livre avec une certaine retenue et parsemé d'un brin d'humour. Comme il a été un acteur dans cette effroyable guerre, ce n'était pas pour jouer dans un film.

Voici quelques passages, nous n'avons rien souligné car c'est déjà un choix de quelques phrases du texte complet :

- Août 1914 :

« A nouveau pensons « soldat » ... et nos sursauts de vie animale me donnaient à penser que, probablement en conséquence d'atavisme centenaire, un guerrier était au fond de beaucoup d'entre nous » (pages 9 et 10).

Dès sa mobilisation AB « pense soldat », probablement comme la majorité des mobilisés selon l'Histoire écrite après ladite « Grande Guerre ».

- 1915 en Belgique :

« J'étais alors adjudant-bombardier du secteur. Je me promenais mélancoliquement toute la journée avec mes hommes et mes engins, obligé de tirer pour obéir aux ordres et honni par tous les occupants des tranchées qui m'enjoignaient de « f... le camp autre part avec mes saloperies. A proprement parler, nous menions une existence de parias ou de juifs-errants.

L'arrivée du merveilleux petit canon de 58 de tranchée, avec ses bombes en forme d'artichaut, devait changer la face des choses. Le 58 était régulièrement sous la coupe des artilleurs de 75, mais, trop heureux de ce renfort à mon artillerie personnelle, j'intriguai de façon à me l'annexer et à l'exploiter avec des équipes mixtes zouaves-artilleurs (1) » (page 100).

(1) : AB « bombardier » avec « son » crapouillot.

- 1916 Côte 304 Verdun.

« Leur ligne allemande est à trente mètres. Une fusée. Je risque un œil. De tous côtés, on ne voit que des entonnoirs et la terre boursoufflée. Mon regard revient dans la tranchée et se fixe sur des formes rigides contre la paroi. L'aspirant a suivi mon regard :

- Ce sont trois tués de cet après-midi. Pauvres diables ! Nous allons essayer de les ramener à Esnes pour les enterrer proprement, mais je crois que cela ne sera pas commode. Le barrage reprend.

En effet, entre nous et l'arrière, dans le « Ravin de la Mort » qui nous sépare d'Esnes et de la Côte 310, les éclatements se confondent en un chambard infernal. L'aspirant réfléchit un moment, cherche s'il n'a rien oublié d'essentiel, puis me tend la main :

- Il faut partir. Au revoir, bonne chance !

- Vous en faites pas ! Bon repos !

Ses hommes lui emboîtent le pas, emportant leurs morts et disparaissent au détour du boyau. Occupons-nous d'abord des barbelés. Comme d'ordinaire, je demande des volontaires et j'en choisis trois : deux vieux spécialistes et un jeune pour lui apprendre le métier. Pour le moral de la section, je les accompagnerai ». Page 130.

Ce « Mort Homme est calme, ... « ouvrons l'œil ». J'envoie un homme prévenir au P.C. et je refais la ligne de la section pour voir si tout est paré. Les hommes sont très calmes malgré que nous soyons maintenant sérieusement « sonnés ». Encore deux blessés, puis un tué. Je reste maintenant au centre de la ligne ; j'ai à côté de moi D..., pâtissier dans le civil, soldat déplorable au repos, mais très bon à la tranchée et notre meilleur lanceur de grenades. Nous installons deux Lebel et cinq Mauser approvisionnés sur le rebord du parapet et une caisse de grenades derrière nous. Cela fait quarante-deux coups de fusil et cent grenades à envoyer sans se déranger. Avec ça, on peut causer. Je dis à D... : - si les Boches sortent, balance les grenades, je me charge des « lance-pierres ». Vrrrac ! Une torpille éclate à dix mètres et nous couvre de terre » (pages 132-133).

« Il fait maintenant quand jour et le marmitage atteint un degré d'intensité que je ne connaissais pas ». « Enfin, ils » sortent ! La réalité vaut mieux que l'attente. Une fusée verte part de chez nous ; deux secondes après, les 75 vrillent l'air et vont s'écraser en face. Des uniformes gris apparaissent, je vise un Mauser, puis un autre, pendant que D... lance ses grenades dans un style du plus pur classicisme. Tout le front crépite et aucun « feldgrau » ne fait plus de vingt mètres, mais il en sort toujours et les obus font des dégâts chez nous.

Brusquement, un Allemand se dresse à quinze mètres devant nous, il s'est infiltré par les trous. Sur son dos, un réservoir comme celui des vigneron, à sa main, une lance. « Flammenwerfer ! » Mon coup de fusil part en même temps que D... lance une O.F. qui éclate sur l'homme, lequel s'effondre, son réservoir prend feu, il flambe comme une torche » (pages 133-134).

- Août 1916 – Bois de la Caillette – Douaumont :

« Nous venons de recevoir l'ordre de contre-attaquer devant nous, sur le Bois de la Caillette où les Allemands ont avancé. Un signe de main a renseigné les hommes sur ce qui se prépare, sans la plus minime hésitation, ils se dressent. Un autre signe de main et nous sautons à découvert sur le glacis d'où j'embrasse d'un coup d'œil le paysage de dévastation qui semble secoué d'un cataclysme. Douaumont, géant redoutable, domine l'arène où nous descendons.

La pente est à peine abordée que le barrage se déchaîne sur nous et que des centaines de mitrailleuses se démasquent. Les balles qui passent par rafales sont comme autant de coups de fouet à nos oreilles, mais comme je l'ai déjà expérimenté ailleurs, le fait d'être en mouvement réduit beaucoup la somme d'attention qu'on peut leur accorder. Une seule chose compte : faire vite.

Le camarade qui nous commande s'effondre, et je le dépasse ; j'ai dû courir assez vite puisque me voici seul en tête maintenant. Je me retourne et constate qu'il y a des vides considérables sans la chaîne des tirailleurs. Victor me rejoint, me hurle dans l'oreille : « Beaucoup de casse derrière » et s'affale à son tour. Encore cinquante mètres à toute allure, j'aperçois maintenant devant nous les Allemands que nous devons aborder. Je freine et me retourne pour un dernier commandement qui ne sort pas de ma gorge tant je suis stupéfait. Où est passée la compagnie ? Un peu plus d'une douzaine d'hommes courent encore ! En une fraction infinitésimale de seconde, je réfléchis et j'arrive à la conclusion que ce serait folie de continuer. Je plonge dans le premier entonnoir qui se présente et suis rejoint par trois survivants : un caporal et deux hommes qui m'apprennent que le barrage et les balles ont anéanti la compagnie » (pages 154-155)

AB blessé reste avec ses hommes toute une journée collé au sol en attendant du renfort.
« Nous revenons en arrière, le glacis est jonché de nos pauvres copains morts ou blessés, en tout, plus d'une centaine. Il nous faudra toute la nuit pour transporter une quarantaine « d'amochés » qui ne peuvent pas marcher, mais au petit jour, nous sommes tranquilles, tous sont à l'abri. Nous devons, malheureusement, laisser les morts sur place ; que de braves types sont restés là ! » (pages 156-157).

b) Le sous-officier près et à la tête de ses hommes, sa « bande de routiers », « ma famille ». A de multiples occasions on sent AB proche, en empathie, des soldats dont il a la charge :

- 23 août 1914 en France :

« Les hommes sont fatigués et, si la présence de l'ennemi à nos trousses n'agissait pas à la façon d'un puissant « doping », il y aurait du déchet en route. De ma place de fourrier, en queue de la compagnie, j'observe ceux qui me précèdent et, d'un œil critique, à leur allure, je repère les plus fatigués. » Page 27.

- 1915 en Belgique :

« Mes zouaves ne constituaient pas toujours la crème des compagnies qui me refilaient facilement leurs indésirables, mais un homme se sent tellement devenir grand quand il est sorti du rang ordinaire que, rapidement, j'arrivai à obtenir un rendement merveilleux de la bande – plutôt bande de routiers que troupe régulière – à la tête de laquelle je devais cheminer dans les étroits sentiers de la discipline et de l'honneur.

Le péril affronté en commun nous avait solidement cimentés ; vivant en état de semi-indépendance dans le secteur et au repos, n'ayant de relations avec nos compagnies que pour la « croûte », nous en étions arrivés à former une petite famille et nos blessés faisaient des pieds et des mains pour y revenir après réparation.

De nombreuses années ont passé depuis la dissolution de ma bande, mais je puis toujours revivre de façon intense les luttes soutenues au milieu d'elle ! Luttas de jour et de nuit, alors que, tout le monde se réfugiant dans les abris en laissant quelques guetteurs, nous sortions pour le « match de crapouillots ». » Pages 100-101.

Rappelons que « Là-Haut » fut écrit après la guerre et que l'ancien combattant devient nostalgique et pourrait « enjoliver » le passé. C'est ainsi qu'il faut aussi lire ce livre :

- (1916) : « Telle qu'elle était, cette section qui devait disparaître presque complètement dans la même journée à Verdun, constitua ma famille pendant plusieurs mois et me donna les plus entières satisfactions sentimentales et militaires. A part les incartades de quelques gaillards qui sablaient un peu trop le pinard au repos, tout en étant les meilleurs garçons du monde, j'avais tous ces braves gens dans la main », Pages 114-115.

« Je dois maintenant ajouter que, si j'étais chargé d'écrire un manuel à l'usage des chefs de section, je commencerais par inscrire au frontispice de cet ouvrage : « Pour un chef de section, le meilleur moyen de conduire ses hommes est de se mettre devant eux ». Ceci fait, je n'aurais peut-être plus rien à écrire dans le texte sauf la recommandation : « Souffrez avec vos hommes et ne les tracassez pas ! » que nous traduisions alors en termes beaucoup plus énergiques ». Page 117.

- 1916 – Cote 304 : « je bois un quart de pinard, puis j'allume ma pipe et vais voir les hommes un à un. Eux aussi mangent et boivent. La nuit est humide et froide, pas de fusillade, mais l'artillerie travaille. J'ai quarante-sept hommes, cela fait quarante-sept petites conversations qui me mènent jusqu'à quatre heures du matin ». Pages 131-132.

Pour désigner « ses » soldats, AB utilisera onze fois le mot « copain ».

En août 1914, l'auteur est aussi sensible au sort des réfugiés.

« ...Parallèlement, cheminent des files de réfugiés dont certains nous accompagnent depuis la Belgique. Nous osons à peine les regarder, tant nous avons le sentiment de paraître manquer à notre rôle protecteur. », Page 26.

c) Le soldat AB a toujours gardé un esprit très sportif (cf ci-après le chapitre III « AB le sportif, le passionné de cyclotourisme, l'Aubisque son col préféré »)

Quand en 2012 nous préparions le livre paru en 2013, reproduisant les « Carnets de guerre », pour présenter le « rédacteur » de ces carnets, quatre chapitres se sont imposés : le zouave, le sportif, le journaliste et le résistant.

Sans doute en pleine santé pendant qu'il rédigeait le livre « Là-Haut », le sportif, au fil de sa plume, ne résistera pas à utiliser des métaphores sportives. Nous en avons compté plus de vingt et par exemple :

- 1^{er} août à Paris, Jour de la mobilisation :

« Mon indignation (vis-à-vis de la guerre allemande) avait, au fond, une origine sportive : celle que l'on ressent quand un concurrent d'une épreuve quelconque déclare d'avance et avec trop d'assurance qu'il va gagner. Elle eut comme contrecoup naturel d'augmenter ma détermination patriotique de faire toute ma part du travail guerrier qui allait se présenter.

J'étais alors « en pleine forme », comme l'on dit, et à l'entraînement pour différentes épreuves sportives. Par un travers habituel de mon esprit, j'en arrivais donc à ne considérer personnellement la guerre que comme un changement de programme dans l'utilisation de forces physiques et morales patiemment accumulées et disciplinées. Je n'avais plus qu'à attendre tranquillement le début du match », Page 5.

Ce mot « match » reviendra une dizaine de fois dans le livre « Là-Haut ».

- Août 1914, « quelque part du côté de Charleroi » :

« J'ai un souvenir très net du dernier réfugié qui nous annonça les uhlans (il disait « hurlants » dans son patois wallon) à ses trousses. C'était un jeune gars du gabarit de ces Belges qui courent le Tour de France (souligné par nous) ; il fuyait sur un vélo dont le pneu arrière était crevé, l'avant à plat et n'avait naturellement pas eu le loisir de réparer », Page 18.

- Août 1914 :

« ... je compris clairement que notre commandement cherchait à se décrocher, un peu à la façon d'un boxeur (souligné par nous) qui a pris un coup dur en corps-à-corps et tente de prendre du champ pour souffler et récupérer. C'est alors que commença la partie athlétique et sportive de ce début de guerre sous la forme de marches forcées qui devaient durer deux semaines. Ma bonne condition physique allait me rendre un fameux service ! », page 26.

« Pour me tenir éveillé, j'emploie les procédés en vigueur dans les épreuves sportives de longue haleine : fixer un point à l'horizon ou un point mouvant devant soi ; pendant des kilomètres, mon attention se rive sur un homme qui, en place de la musette réglementaire, a une musette-mangeoire. Ou bien mon imagination me transforme en coureur de Six-Jours ou du Tour de France qui roule derrière le peloton. Voici un homme qui rétrograde, incapable de « suivre le train ». Heureux de me réfugier dans le travail musculaire qui endort les soucis, je charge son sac sur le mien et je le « ramène sur le peloton » dans une côte que je baptise Galibier (1) » Pages 27 et 28.

- (1) : AB ne connaissait pas encore son col préféré : « L'Aubisque » (cf le chapitre III « AB le sportif, le passionné de cyclotourisme »)

- « Au chemin des Dames », septembre 1914 :

« Pourrai-je refaire du sport ? C'est la centième fois que je me pose la question en contemplant mon genou bien emmitoufflé de pansements (1) », Page 54.

(1) : « Blessures », cf ci-dessus au B)

Même écrite des années après la guerre, on peut croire qu'AB a toujours eu peur qu'une grave blessure le handicape et l'empêche de refaire du sport. Bien évidemment c'est après l'amputation de son bras gauche en octobre 1916 qu'AB sera obligé de savoir s'il peut à nouveau « pratiquer du sport ». Sans doute cette question a dû le hanter en 1917 et 1918. Sa rencontre avec le Docteur Ruffier a dû être décisive. AB devient un passionné de vélo et consignera dans des carnets le détail des milliers de kilomètres parcourus de 1921 à 1943 (cf le chapitre III ci-après « AB le sportif »). Bien sûr AB n'imaginait pas que sa pratique intensive du vélo le conduira dès août 1940 à utiliser ce moyen de transport dans son activité de Résistant (cf ci-après le sous-chapitre I dans le chapitre V « André Bach le Résistant (à l'Allemagne nazie) »).

- Début 2015 en Belgique :

« Les nuits se passaient à réparer les dégâts et, somme toute, la question se résumait en un match entre les lance-torpilles et la fabrication des sacs à terre. Notre rôle dans la partie pouvait se comparer à celui des quilles sur un bowling », Page 84.

- Août 1915 en Belgique :

« Ces matches (de crapouillots), une fois commencés, se continuaient jusqu'au « finish » et nous avons fini par leur donner un caractère véritablement sportif. Pendant des heures, la terre tremblait, des explosions se produisaient de toutes parts, une fumée âcre et nauséabonde remplissait boyaux et tranchées », Page 101.

- 28 octobre 1916 à l'hôpital :

« C'est vrai ! Douaumont, Victor, « Cri-Cri », blessure, opération, j'ai un abatis de moins. Ma vie ancienne me revient à la mémoire : la vie civile, le bureau, ma bicyclette, le rugby... », Page 198.

Si AB a refait de la course à pied, on ne sait pas pour le football ; en revanche pour le rugby avec un bras c'était bien fini. Puis il a été journaliste dans deux villes de tradition du rugby : la Rochelle et Pau (cf le chapitre IV ci-après « AB le journaliste » à L'Echo Rochelais, puis à L'Indépendant des Pyrénées)

d) Une mémoire visuelle / culturelle, « héritage » de Georges Méliès

La compréhension de « Là-Haut » serait incomplète si on ignorait l'appétit de AB pour les « tableaux », les « spectacles » et les références « culturelles ».

Enfant le petit André devait écarquiller les yeux en regardant George Méliès réaliser des films (cf ci-avant le chapitre « AB sa famille »). C'est à l'aune de cette enfance qu'il faut relire les 4 citations de l'avant-propos de « Là-Haut » (cf ci-dessus dans ce C) au 1)).

Une vingtaine de fois dans son livre, AB va avoir recours à sa mémoire visuelle et « culturelle » pour exprimer, décrire ou imaginer ce qu'il a vu pendant ces mois de guerre :

- 12 août 1914 : « En mon for intérieure, je plaignais les pauvres bougres qui n'étaient pas mobilisables et qui n'avaient pas un rôle déterminé à jouer dans le spectacle (1) qui allait commencer ». Page 4.

« Le 21 août au soir, nous étions au contact de l'ennemi quelque part du côté de Charleroi. Qui nous eut vus, barricadant une route à hauteur d'une grosse ferme, mettant un chariot de culture de travers, une herse devant le chariot, garnissant les fenêtres et les murs de matelas de la

ferme, aurait pu supposer que nous préparions une reconstitution d'un tableau de Detaille à l'instar des « Dernières cartouches (1) », Page 17.

(1) : souligné par nous

- 1914, bataille de Charleroi :

« Depuis trois semaines, j'avais souvent essayé de me représenter par avance ce que serait une bataille moderne qu'en toute naïveté je me figurais devoir être décisive et sans appel. Mon imagination, à l'aide de lectures historiques, de reportages des guerres balkaniques, de chromos de la guerre de 1870 et de tableaux de Van der Meulen (1), construisait un vaste panorama genre Waterloo où des bataillons, baïonnette au canon, s'entrechoquaient sans répit au milieu de la mitraille.

(1) : souligné par nous

En ce matin d'été, à plat ventre dans une prairie, unité d'une ligne de tirailleurs, je recomposais encore une fois mon tableau (souligné par nous) qui devait rapidement s'avérer d'une inexactitude flagrante ». Page 19.

« Ce court trajet devait nous amener dans le plein d'une action que je suis incapable de narrer de façon ordonnée, tant elle se déroule dans ma mémoire à la façon de bouts de films (souligné par nous) sans liaison entre eux ». Page 20.

« Vingt-quatre heures plus tard, après avoir vécu quelques tableaux du même genre, je savais ce qu'était une bataille moderne, mais j'aurai été bien embarrassé pour dire qui sortait vainqueur de celle que je venais de vivre ». Page 22.

- Tableaux. 1914. La Marne :

« Cet assemblage d'uniformes variés et poussiéreux, de faces hirsutes et farouches, groupés autour d'un porte-drapeau, me permettait, presque pour la première fois depuis le début des hostilités, de contempler un spectacle guerrier relativement conforme à mes réminiscences livresques et picturales (1) ». Page 42.

« Mais le spectacle (1) le plus pittoresque était encore offert par la place de Palais-de-Justice qui était encombrée de tonnes d'archives que les Allemands avaient jetées par les fenêtres pour se faire de la place ». Pages 44/45.

- 1916 Douaumont : « Arrivé en haut de Belleville, je me retourne pour embrasser du regard la cuvette de Verdun farcie de deux mille pièces de canons qui crachent depuis deux jours. Le spectacle est féérique (1), l'usine fonctionne à plein temps ». Page 181.

(1) : souligné par nous

Bien des anciens combattants des batailles de Douaumont seraient mal à l'aise de lire ces références picturales, et en particulier le dernier paragraphe : « un spectacle féérique ». Nous trouverons ce « décalage » entre quelques récits d'AB et les souvenirs de certains anciens combattants (cf ci-après au III 6)).

e) André Bach, « l'Anglais »

Ce livre fourmille de phrases écrites par AB révélant aux lecteurs son anglophilie, qu'il garda toute sa vie, en tant que journaliste dans « Le Matin Charentais », « L'Echo Rochelais » et « L'Indépendant des Pyrénées », cf ci-après dans le chapitre IV « AB journaliste " 1932-1943 et aussi dès septembre 1939 « Je (AB) suis d'ores et déjà volontaire dans le cas l'on vous demanderait des officiers de liaison pour l'armée britannique » (souligné par nous). Lettre d'AB à l'autorité militaire de Pau, cf ci-après le A) II 2) dans le chapitre V « AB le Résistant puis le déporté à Buchenwald ».

N'oublions pas qu'il était le papa « biologique » d'une petite anglaise devenue grande, cf la chapitre I ci-dessus « AB, sa famille, ses quatre femmes et ses deux filles ».

- Septembre 1914 – Chemin des Dames : « Voici certainement la centième fois que j'écris cela sur un bout de papier qu'un zouave attend pour aller effectuer sa petite opération de troc avec un soldat britannique. Depuis que nous sommes entrés en liaison avec les soldats de George V, je fais entre deux escarmouches le métier d'écrivain public et d'interprète bénévole ». Page 49.

- C'est en 1931, avant la parution de « Là-Haut » qu'AB retrouve par hasard dans une localité proche de Paris W.A. Lamb dit « Bill », ex-champion mi-lourd de boxe de l'armée britannique actuellement « tabaconiste-détaillant en tabacs » à Londres, qu'il avait connu en septembre 1914 sur le Chemin des Dames (souligné par nous). Bill rappelle à son interlocuteur l'inconvénient des grandes culottes rouges des zouaves, qui semblaient, d'après Bill, avoir le souci de fournir des cibles suffisantes aux viseurs des Mausers (Allemands), le tout « prononcé avec un tel accent » cockney londonien... Or, j'ai passé quelques années de ma jeunesse dans ces parages brumeux et les finesses de l'argot londonien me sont familières. Il me fut donc facile de rétorquer sur le même ton que je connaissais très bien les désavantages de mes ridicules et larges pantalons ». Page 62.

« Au même moment, « Bill » abaissait les yeux sur le bas de son individu et, à la vue de ses longues et britanniques jambes – enveloppées dans de nombreux yards carrés de drap de Bradford – un vaste sourire plissait sa face. En même temps, son poing puissant de poids mi-lourd s'abattait sur ma cuisse. – Damné vieux garçon ! Tout mangeur de grenouilles que vous êtes, vous êtes malicieux comme une charretée de singes. Indeed ! Je n'avais pas pensé à vos damnés pantalons de zouaves en commandant ces pantalons de golf chez le meilleur tailleur de Walworth Road ! ». Page 64.

C'est cette conversation qui a donné le titre du chapitre VII « la revanche du pantalon zouave », chapitre consacré à cette retrouvaille avec Bill quelques temps avant la publication de LH. Bien sûr c'est très loin des événements de 1914 mais AB voulait-il montrer qu'il avait toujours plaisir de retrouver un ami, et comme le montrera le journaliste, raconter une histoire dont on n'est pas obligé de croire en détail la fin :

« Quand deux anciens soldats sont devant des verres et des souvenirs, ils n'ont de repos que quand ils en ont vu le fond. D'histoire en histoire, de verre en verre et de pipe en pipe, nous étions, « Bill » et moi, au même endroit deux heures plus tard. Il cherchait alors à se remémorer le premier couplet de « Auld Lang Syne » - qui se chante chez les Britanniques dans les mêmes circonstances que chez nous « Les Montagnards » - et, de mon côté, j'essayais une traduction anglaise du refrain immortel de notre réveil en campagne :

Trois biffins dans la culotte d'un zouave,
Trois biffins y rentreraient très bien ». Page 64.

On a échappé à l'expression « la main de ma sœur dans la culotte d'un zouave » que nous avons entendue plusieurs fois dans notre jeunesse... il faut avouer que la culotte traditionnelle des zouaves était très large.

a) Un style qui annonce celui du futur journaliste

Les 208 pages du livre « Là-Haut » représentent les premiers écrits publiés sous son nom avant qu'AB ne devienne journaliste (affirmation rectifiée dans le D) ci-après).

Le style est agréable, maîtrisé, avec un vocabulaire clair et des phrases courtes. Il ne cherchait certainement pas devenir un écrivain. Déjà on sent poindre le futur reporter, le rédacteur de dizaines de « Points de vue », sans compter le futur « badaud » et chroniqueur de la vie locale à la Rochelle et Pau (cf le chapitre IV « AB le journaliste »).

La cinquantaine de citations (cf ci-dessus et ci-après) donne un aperçu du « style » de l'auteur.

- 3) Nous terminerons cette lecture « autonome » du livre par le dernier chapitre au titre très significatif de « confession » et non pas de « conclusion » : « Mon Aventure »
- a) LE CHAPITRE 26 DONNE LA CLE DE MANIERE TRES EXPLICITE DE CE QUE PENSAIT AB DANS LES ANNES 1920 PENDANT QU'IL REDIGEAIT SON LIVRE « LA-HAUT » QUI SERA PUBLIE EN 1932.
C'est pourquoi ce chapitre figure ci-après dans son intégralité :

« CHAPITRE XXVI

CONFESSION

Après quelques jours de vie civile, au début de 1917, j'avoue avoir ressenti comme une impression aiguë et cafardeuse de dépaysement. Ce n'était évidemment pas une petite affaire que de se remettre dans une case de la vie ordinaire, avec ses règles et ses habitudes, après plus de deux années passées à ignorer toujours ce que l'on fera le lendemain, incertitude qui ne manquait pas de charme et à passer sans transition de périodes de risques et de misère à d'autres périodes de tranquillité et de confort relatif.

Notre sous-titre : « Mes amis restés au front, morts ou vivants, ... » et « Tout l'arrière »

Tous mes amis étaient restés au front, morts ou vivants, et je me trouvais de ce fait isolé parmi les gens que je qualifiais péjorativement « de l'arrière » et avec lesquels je n'avais plus de points de contact tout au moins provisoirement, car tout se tasse ici-bas. J'avoue aussi que je les considérais avec un peu de mépris, trop occupés qu'ils me semblaient être de petites questions terre-à-terre, alors que la fréquentation de la mort, frôlée tant de fois au millimètre ou au dixième de seconde, m'avait mis pour pas mal de temps au-dessus de tout cela.

Et puis, je venais de quitter de braves garçons qui, sans marchander ni réclamer rien de plus qu'un peu de sollicitude, bravaient la mort pour le modique salaire de vingt-cinq centimes par jour et je trouvais maintes gens qui, grassement payés pour travailler à l'abris se découvraient encore des motifs de mécontentement !

Tout l'arrière n'en était pas au même point, c'est évident, mais « l'installation dans la guerre » avait néanmoins fait des progrès considérables. J'ai réfléchi depuis que c'était peut-être mieux ainsi.

Plus de quinze années se sont maintenant écoulées depuis les événements que je me suis efforcé de relater tels que je les ai vécus, tâche relativement facile tant ils sont encore frais dans ma mémoire. Cela n'a rien d'extraordinaire, les mois de guerre ayant été suffisamment fertiles en sensations de toutes sortes pour laisser dans la mémoire des empreintes plus profondes que des lustres de vie courante.

Notre sous-titre : « Pourquoi donc la guerre ne m'a pas laissé un mauvais souvenir ? »

Par contre, ce qui est extraordinaire, c'est que je n'ai jamais su sincèrement considérer la guerre vécue au front comme une mauvaise période de mon existence ! Et, pourtant, je l'ai connue touchée, je sais ces horreurs et les souffrances qu'elle entraîne. C'est ardemment que je souhaite qu'elle ne revienne jamais.

Pourquoi donc ne m'a-t-elle pas laissé un mauvais souvenir ? Et, plus encore ! Qu'a-t-elle pu produire en moi pour que je ressente parfois même comme une âpre nostalgie à l'évocation de certaines périodes

qui ne sont pas généralement des périodes de calme ? Pourquoi la simple lecture de noms : la Marne, Nieuport, Vaux-Chapitre et, surtout, Douaumont, fait-elle circuler plus vite le sang dans mes veines ? Et cela ne m'est pas particulier, car, autrement, je me croirais un phénomène. Quand je remue des souvenirs communs avec certains survivants, de tous grades et de toutes situations sociales, ne vois-je pas briller dans leurs yeux une flamme que je sais être dans les miens ? Etions-nous et sommes-nous donc restés des brutes sanguinaires ? Le goût, atavique ou contracté des aventures guerrières est-il resté dans notre sang comme le microbe d'une maladie honteuse et secrète ? Je me le suis souvent demandé pour ne parvenir qu'à des réponses approximatives et exemptes de la concision que je recherchais.

Je crois cependant être un homme pacifique.

Août 1914 m'avait trouvé bien éloigné des pensées belliqueuses. Et, pourtant, brusquement plongé dans la bagarre, je me suis immédiatement adapté à la situation pour rapidement me refaire une vie parmi les menaces quotidiennes, ou presque, de mort.

Alors ? Nécessité, conviction qu'il fallait battre l'ennemi, goût du risque, esprit sportif, amour du travail bien exécuté, camaraderies, beauté des actes dangereux et désintéressés ?

Tous ces points d'interrogations constituent un assez joli réseau de fils de fer barbelés parmi lesquels j'essaie souvent de me faufiler pour atteindre la vérité.

Après d'innombrables tentatives, j'en suis arriver à croire que le mot de l'énigme est tout simplement : Aventure ! (mis en gras par nous)

Eh oui ! C'était l'esprit d'aventure qui chez certains se superposait aux sentiments patriotiques et les remplaçait même chez d'autres.

Dans mon cas personnel, c'était bien ce vieil esprit d'aventure qui, latent depuis toujours en moi, abondamment nourri dans ma jeunesse de lectures de Mayne-Reid, de Feinimore Cooper ou de récits d'explorateurs, avait trouvé son exutoire dans la guerre, après quelques faux départs antérieurs. Mis en face de l'aventure, son enjeu étant noble et coïncidant, de plus, avec mes convictions profondes, je m'y étais plongé sans remords et sans regrets.

Que l'on me pardonne donc si je ne regrette pas de l'avoir vécue intensément telle que le destin me l'offrait !

FIN »

Ce sont ces derniers paragraphes qui motivent les commentaires d'une part « rectificatifs » du Général Richaud, ex-Colonel commandant le 4^{ème} zouave, dans la Préface de « Là-Haut » (cf ci-après au D) 5) 6)) et d'autre part critiques du Colonel Eychène, commandant du 4^{ème} Zouave avant Richaud (cf ci-après E, 6) d)).

b) CETTE « CONFESSION » DU CHAPITRE 26 AURAIT PU AVOIR COMME TITRE « MON AVENTURE »

« L'Aventure » est déjà annoncée dès le début du livre. Les mots sont soulignés par nous dans les cinq citations ci-après :

- 1^{er} août 1914 :

« ..., puis je m'en fus me mêler à la foule et acheter un journal pour me mettre au courant des événements qui allaient m'entraîner dans une aventure que je prévoyais considérable ». Page 4.

- Début août à Paris : « Puis nous repartîmes bon trot en épilquant sur les événements qui nous faisaient quitter, lui son étal et moi mon comptoir, pour aller courir les aventures ». Page 10.

- Novembre 1914, en Flandre :

« Nous voici donc partis, prenant par le bon côté cette aventure qui consistait à arpenter les champs au lieu de suivre paisiblement la bonne route flamande en fumant des pipes et en chantant le répertoire classique ». Page 78.

- Printemps 1915 en Belgique :

« Une telle constatation de durée ne pouvait que m'être pénible de par les souffrances qu'elle impliquait pour la communauté mais, en ce qui me concernait personnellement, elle ne m'affectait en quelque sorte pas. Le vieux fonds d'esprit d'aventures qui était en moi, me faisait, malgré tout, trouver des agréments compensateurs à cette existence dont, une fois pour toutes, j'avais passé d'avance les risques par profits et pertes ». Page 91.

- Douaumont août 1916 :

« J'étais loin de supposer, en ce matin d'août 1916, que mes expériences guerrières précédentes se trouveraient un peu éclipsées par le « concentré » de bataille que nous allions déguster. J'avais pourtant déjà vu des épisodes qui ne ressemblaient que de loin à des pique-niques, mais, comme un dramaturge de talent, le destin avait dû se plaire à doser savamment l'intérêt de mon aventure personnelle. Il m'amenait finalement dans ce quadrilatère illustre, devant Souville, face à Douaumont, avec Fleury à gauche et Vaux à droite, où se déroulait presque quotidiennement un équivalent de Waterloo ». Page 153.

Nous reviendrons sur ce chapitre 26 et sur « l'aventure » d'AB ci-après dans le D.